

# « Que veut une femme ? »

Ch. Melman

Séminaire « Lecture raisonnée et critique  
des œuvres de Freud et de Lacan (IV) »  
17 décembre 1998

Je repartirai ce soir de la question de Freud  
« Que veut une femme ? »

C'est une question qui frise l'obscénité. Disons qu'elle hésite entre la naïveté et l'obscénité. C'est bien la réponse à cette question qu'il cherchait dans le « rêve de l'injection faite à Irma » qui ouvre *La science des rêves*. Il y cherche dans la gorge d'Irma, au fond de sa gorge, ce que pourrait être la bonne réponse à sa question – bien qu'elle ne semble pas ouvrir la bouche tout à fait comme il le faudrait. Ce qui nous laisse penser que cette question, « *Que veut une femme ?* », il n'en trouvait pas davantage la réponse chez Madame Freud.

Aujourd'hui nous y répondons avec une espèce de facilité évidemment un peu rapide en disant que ce qu'elle veut, c'est ce petit bout qu'elle a pu observer chez son petit frère ou chez son compagnon de jeu, voire chez son père, et qu'elle attend de son père. Au point de n'assumer son sexe à elle que comme l'équivalent d'une blessure qui serait le témoin de l'opération privative qui, à son insu, aurait été pratiquée sur elle, et cela de préférence justement par ledit père. Mais ce qu'elle perçoit moins, c'est que c'est cette privation qui la met en position de désirer le pénis réel d'un partenaire au point, comme nous le savons depuis Freud, d'en exiger le service exclusif, puisque cet appendice, il le porte peut-être, mais ce qu'elle entend, c'est que, à la place où elle est, il lui obéisse au doigt et à l'œil. Elle en veut un usufruit si strict qu'il finisse par faire oublier ou escamoter le fait qu'elle n'en serait pas la propriétaire.

Lacan va répondre de façon plus explicite encore à cette question de Freud, et de façon assez remarquable, que ce que cette femme désire, elle ne le veut pas. Ce qu'illustre mainte conduite clinique, y compris dans la vie la plus intime, qui peut s'illustrer de ce paradoxe où se trouvant enfin possédée par ce qu'elle désire, ce sera précisément le moment où se forgera chez elle cette volonté soudaine de ne pas le vouloir. La brièveté de cette alternance vient évidemment compliquer la vie intime et les relations au partenaire qui se trouve renvoyé une fois encore à ce qui serait l'incompréhensibilité des femmes. En tout cas, le fait que ce qu'elle désire, elle puisse ne pas en vouloir nous ramène à ce point, qui est sûr, que ce qu'elle veut, c'est d'être insatisfaite. C'est-à-dire

avoir affaire à un objet qui serait déterminé, pas moins que chez son partenaire, déterminé par un fantasme. Elle voudrait participer de ce monde qui semble tellement allumer son partenaire, et qui est celui du fantasme. De cette volonté d'être insatisfaite, de se situer comme privée, suscite évidemment, nourrit chez elle cette sympathie, cet amour pour les démunis qui la fait rêver à une justice qui serait égale et distributive – et également entraîne si facilement chez elle cette confusion entre la demande et le désir. Comme si le fait d'être dans un rapport à cet objet privilégié, ce petit bout, dans un rapport organisé non pas par le fantasme, ce qu'elle voudrait en restant insatisfaite, mais par une privation, l'engageait dans une situation où demande et désir se trouvent confondus. Puisque tout donnerait à penser que l'objet du désir pourrait aussi bien être satisfait pas le biais de la demande.

On pourrait remarquer à ce sujet que ce dispositif très simple aujourd'hui pour nous, voire très classique, l'introduit dans un rapport ambigu à la discursivité, dans la mesure où celle-ci se supporte de ce qu'une femme serait censée donner à entendre, alors que, ce qu'il y a à entendre, elle le sait déjà avant même qu'on ait ouvert la bouche ; pour elle, ce qu'il y a à entendre, il n'y a que cela, c'est cet objet que j'évoquais il y a un instant. Autrement dit, elle n'est pas tellement soucieuse d'herméneutique, puisque la cause, la grande cause, elle la connaît, par cœur, si j'ose ainsi m'exprimer, même si, ce faisant, bien sûr elle se trompe. Mais cette erreur ici n'a strictement aucune importance. Quoi qu'il en soit, donc, cette distance qu'elle peut prendre à l'égard des discours puisque pour elle, à priori, ils sont sans mystère.

Remarquons du même coup une récusation de la dimension de l'imaginaire, dimension qu'elle va d'ailleurs volontiers imputer à son partenaire puisque lui, il en a besoin pour s'allumer. Alors que pour elle, ce qui l'intéresse, c'est beaucoup moins l'objet imaginé que l'objet réel. D'où cette sorte de familiarité après tout surprenante qu'une femme peut avoir avec tout ce qui est de l'ordre du déchet, comme si finalement sa tâche était d'avoir à s'en occuper.

Remarquons aussi que, si elle est aussi bien avertie – et cela dès un âge très jeune et sans

avoir pour cela besoin de longs discours – de l'objet qui finalement intéresse tout le monde, elle se trouve effectivement de plain-pied avec la psychanalyse. Cette remarque faite par Lacan « *les femmes se trouvaient de plein accord spontané, se trouvaient pouvoir se déplacer avec une aisance particulière dans le champ de la psychanalyse* » peut trouver autour de ce point son amarrage et en particulier de la psychanalyse des enfants. Puisque comme j'essayais de le faire remarquer il y a déjà un certain temps à l'occasion d'un colloque sur ce thème, ce qui distingue la pathologie de l'enfant, c'est en général une symptomatologie liée au fait que le rapport au phallus se trouve mal noué, mal établi. Avec les circonstances diverses propres à la vie des familles et où la singularité du lien dans le couple, ou bien la diversité des personnes impliquées, ou bien l'histoire familiale particulière peut faire que l'enfant peine justement à repérer l'objet qui est en cause et à repérer son caractère unique. D'où ces symptômes propres à l'enfant dont on a envie de dire que ce ne sont pas des symptômes spécialement névrotiques. Ce peuvent être l'instabilité, ce qu'on appelait la « *nervosité* », l'agitation, les tics, l'insomnie, le mauvais caractère, toute une symptomatologie qui serait à opposer à la symptomatologie proprement névrotique que l'on peut, pas moins, observer chez l'enfant, mais qui est liée au repérage parfait de l'instance causale et à une tentative de s'en défendre, tentative de l'oblitérer, de l'obturer.

Dans la mesure où il y aurait une symptomatologie, propre à l'enfant, liée donc à la difficulté du repérage de cette instance causale, de son caractère, de ses traits et de son unicité, on conçoit que comme psychanalyste d'enfants, une femme qui elle, là-dessus, sait tout ce qu'il faut, puisse être particulièrement à l'aise pour débrouiller l'enchevêtrement des symptômes, l'enchevêtrement des signes et pour avoir des interventions dont on peut là comprendre pourquoi elles sont si remarquablement efficaces, ces fameux « *miracles* » que l'on observe dans les psychanalyses d'enfants, une fois qu'on a aidé le gosse à repérer ce qui importe, une fois qu'il a noué avec ladite instance un rapport de coexistence convenable. Par exemple il n'a plus besoin de se livrer à la masturbation frénétique qui jusque-là pouvait être la sienne, et qui était une activité évidemment de lutte contre l'angoisse, dans la mesure où il n'y avait pas le repérage du référent ordonnateur du système. Alors tout ce qui lui restait, à ce gosse, c'était le besoin d'une permanence de la jouissance réelle, faute de pouvoir se reposer sur une instance qui, indépendamment de son activité, aurait été en mesure de lui garantir la subsistance de l'essentiel. Cette brève digression pour marquer qu'il peut bien y avoir, entre ce qu'on appelle la pathologie de l'enfant et la pathologie de l'adulte, des différences qui impliquent évidemment des modes d'interprétation et d'action différents.

Cette reprise de la mise en place du dispositif qui serait propre à une femme et en tant qu'il organiserait sa jouissance, cette mise en place nous permet-elle de comprendre, toujours dans ce qu'il en est de son rapport au discours, ce qui serait chez elle un goût nettement repérable pour

le récit et pour la forme dite romancée plutôt que pour la manipulation conceptuelle ?

Je me souviens de très anciens débats dans l'École Freudienne où il n'était pas rare que des analystes défendent le fait que les agencements conceptuels venaient dénaturer, venaient imposer à l'authenticité d'un cas la grille arbitraire du théoricien, alors que la fraîcheur narrative du cas le restituait dans une intégralité plus profitable, plus utile. Au point que le diagnostic même leur semblait devoir être refusé ou passer pour secondaire. Cela pour privilégier la forme historique sur cette sorte d'arbitraire, de coup de force conceptuel que constituait le diagnostic. Les collègues féminines, à l'exception peut-être de quelques-unes, peut-être amies de la procédure masculine, auraient eu plutôt tendance à se satisfaire des exposés de cas, des récits de cas, comme par exemple peut le faire Mélanie Klein avec de brèves excursions conceptuelles mises en position un peu marginale.

Ceci peut continuer de nous intéresser dans la mesure où nous saisissons ce qui fait la différence. Puisque le jeu conceptuel dit théorique s'impose comme organisé par une synchronie qui exclut le sujet, qui s'impose à lui, mais qui en tout cas l'exclut. C'est ce qui donne à cette métapsychologie son caractère, son apparence scientifique, même quand cette métapsychologie est fautive ou vaine, ça n'a pas d'importance. Mais à partir du moment où elle se propose comme réglant, comme évoquant, comme stipulant un jeu de forces qui exclut l'intervention du sujet, dont le sujet est simplement la victime, cette métapsychologie du même coup prend un caractère scientifique. Ce qui ne veut pas dire que, pour autant, elle ait un rapport avec ce dont il est question.

Si vous prenez la métapsychologie freudienne, la différence entre les merveilleux exposés de cas et les interprétations métapsychologiques qu'il en donne est là !

Cela nous conduit pour notre propre gouverner et pour notre propre disposition dans l'abord des cas. Je pensais par exemple au divorce qu'il peut y avoir entre la beauté d'exposition du cas de *L'Homme-aux-rats* et le paragraphe métapsychologique par lequel Freud en rend compte, qui est hautement instructif par la déception même qu'il procure, par ce qu'il manque, par ce qu'il rate. Mais néanmoins ce fossé est criant entre ces deux parties de l'observation. On ne va pas revenir là-dessus encore une fois mais vous savez combien Freud interprète la névrose obsessionnelle dans un sens œdipien, celle de *L'Homme-aux-rats* nommément, alors que dans toute l'observation, on ne voit à peu près rien qui justifie, qui soutienne cette interprétation, qui serait donc à reprendre autrement, non pas à être simplement déniée mais à être réfléchie autrement.

Il y a chez Freud lui-même, cette inquiétude : va-t-on me lire comme un romancier ? Qu'est-ce que ce serait, lire Freud comme un romancier ? Ou lire les psychanalystes comme des romanciers, encore que Lacan ne se soit pas tellement prêté à ce risque. Ce serait quoi ? Je ne développe un instant ce point que pour en revenir à la question des

---

déterminations induites par ce dispositif féminin que j'ai évoqué au départ.

Je ne vais pas reprendre ici des définitions du roman mais je pourrais dire par exemple que ce qui spécifie un roman, c'est l'illustration d'une lutte du sujet, l'engagement du sujet dans un conflit pour contrarier des concepts ou des signifiants, et cela avant qu'il n'y échoue et se trouve pris et possédé par eux. On pourrait dire quelque chose comme cela...

En formulant ce type de proposition et toujours dans le mouvement qui est le mien, j'ai bien sûr pensé aussitôt à ce qui est en langue française largement reconnu comme étant le modèle du roman, *Madame Bovary*. On pourrait dire qu'au fond *Madame Bovary* est la tentative d'introduire le désir dans un pays d'élevage, c'est-à-dire un pays dont la métaphysique est vétérinaire ! On peut dire cela... Une sorte de démonstration que cet animal dénaturé que tente d'incarner *Madame Bovary* va, dans sa tentative, se retrouver avec sa honte devant les paisibles troupeaux naturels qui l'entourent. Remarque complémentaire, un tel thème se trouve peut-être justement consubstantiel avec l'écriture même. C'est-à-dire la tentative de faire valoir le spécifique d'une nature, ici humaine, parfaitement dénaturée.

Donc si je prends *Madame Bovary*, on voit bien de quelle manière ce merveilleux roman se sépare, se distingue de cette formule ramassée que vous avez trouvée amusante, que j'en ai donnée, qui n'est pas d'ailleurs une formule fautive, qui est une formule possible ; ce hiatus entre une écriture romanesque, la présence, la lutte du sujet, et puis le compte rendu ramassé, l'abstract théorique qui en rend compte.

Mais ce qui est peut-être encore plus intéressant dans ce procédé, c'est la forme narrative en tant que telle. Pourquoi ? Pourquoi une femme se trouverait-elle plus spécialement à l'aise dans la forme narrative que dans la forme de l'exposé conceptuel ?

C'est que le passage par la forme narrative, me semble-t-il, peut justement lui donner l'illusion de mettre en place un fantasme, autrement dit d'inventer un sujet féminin qui, pas moins que son compagnon, relèverait d'un fantasme. Car c'est le fantasme qui suscite la forme narrative, c'est-à-dire l'idée d'un ordonnancement chronologique, diachronique, ordonnant une tension, devant aboutir à une crise, elle-même source d'une sorte de chute, de détumescence, de résolution. La forme narrative est comme illuminée de l'intérieur par le fantasme, non pas qu'elle évoque, mais qui la nourrit, qui lui donne sa substance : « *Et après... ? Et après, qu'est-ce qui va se passer ? Et encore après... ?* », qui donne cette tension possible et donc cette idée que par la forme narrative, une femme – ou un auteur mâle comme le fut Flaubert, et on sait que mâle, effectivement, il se réclamait de l'être –, un destin de femme se serait trouvé ordonné par le fantasme, aussi bien que son partenaire.

Ceci pour nous rappeler que les diverses modalités que nous avons d'écrire nos articles, d'écrire

nos cas ne sont pas évidemment aussi innocentes que parfois nous pouvons le penser. Quoi qu'il en soit, si la forme narrative peut entraîner de la sympathie, l'abstract conceptuel peut donner parfois un sentiment de beauté, mais en tout cas ne procure sûrement pas la moindre sympathie !

La dernière fois, j'évoquais devant vous qu'une femme, après tout, du fait de se tenir dans le réel et d'y valoir comme Une est en position équivalente à une divinité. S'il en est ainsi, il est clair que le bonhomme en a peur ! Puisqu'il ne peut pas savoir si cette divinité lui sera forcément favorable, c'est-à-dire consentira à descendre de l'Olympe où elle se tient pour venir ainsi peupler la scène ou se mêler aux terriens. En effet, dans l'adresse qu'il peut lui faire, il ne sait pas si elle acceptera de respecter le pacte symbolique susceptible – si elle a signé ce pacte –, de la lier à l'homme, pacte qui la fait entrer dans une partie où elle se trouve disposer de la mauvaise distribution du jeu. C'est en tout cas ainsi que c'est raconté. Alors pour quelle raison accepterait-elle ainsi de contresigner un pacte, de se montrer ainsi bonne fille, alors que les cartes qu'on lui a données risquent de lui paraître truquées, une fausse donne !

Et son hardi compagnon a d'autant plus peur qu'après tout, il lui suffit d'un mot pour récuser tout intérêt pour le petit bout mâle qui fait l'enjeu de la partie, – ce petit bout-là, elle n'a rien de spécial à en fabriquer, si c'est tout ce qu'il y a comme mise dans le jeu, autant aller voir ailleurs. C'est-à-dire, imaginaire pour imaginaire, proposer sa propre virilité à elle, bien plus assurée puisqu'indifférente à la castration et relevant d'une pure donation.

Ceci donc pour vous faire remarquer que lorsqu'un homme se présente dans une affirmation de maîtrise, celle-ci ne peut être entendue. Et il est quand même étrange que ce ne soit pas généralement le cas ! Il faudrait savoir de quelle façon et à quel moment cela a dévié, à quel moment on n'a plus du tout entendu cela ainsi. Parce que cette affirmation de maîtrise de ce couard qui est là à s'avancer, n'est que le « *fragment d'un discours amoureux* » et on pourrait même à la rigueur dire que cette maîtrise ne vaut que d'avoir été volée à la femme – puisque c'est elle qui est là en position de maîtrise absolue dans le réel –, qu'elle lui a été volée par une opération qui ferait de l'homme si elle consent à ce rapt... un demi-dieu ! Je me suis longtemps demandé ce qu'étaient les demi-dieux dans la mythologie ? J'aurais envie de dire que c'est cela, un demi-dieu puisque c'est lui maintenant qui serait représentant de la divinité et d'elle qui a consenti, avec la générosité qu'on lui connaît, à devenir une terrienne soumise.

Ceci évidemment ne peut être raconté qu'ici et devant un auditoire aussi soigneusement sélectionné que le vôtre ! À la porte à côté, cela suscite aussitôt des mouvements divers mais en général violents et en particulier des sorties vers l'extérieur en petits groupes déterminés. Quand on est à une tribune où il y a des notabilités, qu'on se permet une petite remarque de ce genre et que dans la salle, des dames fort gentilles se lèvent aussitôt pour filer en claquant les portes, aussitôt

---

on se fait réprimander par le savant entourage, les gens très très bien qui vous entourent, catastrophés que quelque chose d'aussi incorrect ait pu être proféré. Parce qu'il y a à ce que je vous propose quelques objections, par exemple le sort social injuste fait aux femmes, tout ce qui s'est rangé sous la rubrique de l'oppression, etc. Ce qui ne peut manquer d'être considéré avec un certain sérieux. Sauf à vous rappeler que jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, jamais une appréciation de ce type n'aurait été possible puisqu'il n'était pas question dans le fonctionnement familial et social de chercher ni son bonheur ni sa jouissance, mais uniquement son salut en accomplissant son devoir. Un point, c'est tout ! Et pour ce qui était de la jouissance et du bonheur, on peut croire, à mon avis, que les protagonistes de l'époque étaient mieux servis que nous, ne serait-ce que dans la mesure où l'on n'en parlait pas. Sans doute faut-il rappeler que jusqu'à cette période, homme et femme se trouvaient tout simplement les fonctionnaires d'un ordre transcendantal chargé d'assurer la reproduction de la lignée et de témoigner, pour que cela se fasse dans les bonnes formes, d'un respect pour les ancêtres et de bons soins accordés à la descendance. Autrement dit qu'il ne s'agissait jamais dans ces dispositifs de plaisir mais simplement de devoir.

C'est là-dessus qu'on a vu apparaître au XIX<sup>e</sup> siècle, les mouvements féministes avec ce caractère à mes yeux révoltant, que les leaders de ce mouvement n'avaient à l'évidence d'autre idéal, et ne l'ont toujours pas, que mâle ! Le féminisme, c'est évidemment vouloir que les femmes puissent se situer à l'égal de leurs compagnons, c'est-à-dire selon leur modèle. Ce qui bien entendu, je crois que l'on n'en disconvient pas ici, n'est pas tellement encourageant ni réjouissant.

C'est là-dessus qu'on a donc assisté à ces bouleversements des droits civiques et familiaux avec, pour la vie familiale, le fait de parvenir à la détruire. Il faut dire les choses, on y est parvenu puisque s'est trouvée rompue à l'intérieur de la famille la disparité des places qui faisait de la femme la gardienne du foyer, c'est-à-dire la vestale, pas vierge dans le meilleurs des cas, encore que ça ait pu arriver, mais en tout cas une vestale. L'égalisation des places, l'uniformisation des places (lois de 1970 et 72) ne pouvait avoir d'autre conséquence que de détruire la famille. Il est absolument extraordinaire que dans une culture de très longue tradition organisée par la cellule familiale et les dieux lares bien avant le judaïsme et le christianisme, l'on puisse manipuler cela comme si l'on était dans l'ignorance complète de ce qu'une civilisation pouvait devoir à ces dispositifs !

D'où quelques petites conséquences. Entre autres ceci que les gosses sont devenus intenable. Ils ne trouvent plus à l'intérieur du champ familial le type d'obstacle et d'impossible, ou si vous voulez le type de castration, que la famille avait la faculté d'exercer afin qu'ils puissent participer à l'échange social. Car pour participer à l'échange social, il faut commencer par perdre quelque chose dans la famille pour avoir envie éventuellement d'une réparation de cette perte. Cela s'appelle tous les idéaux de réussite, de « *carrière* », de volontarisme social, etc.

Mais pour cela, il faut d'abord que la famille joue son rôle, qu'elle ne transforme pas la rencontre de l'impossible en une rencontre devenue essentiellement non pas symbolique mais réelle. Autrement dit qu'il faille que les gosses aillent se frotter à des forces réelles pour rencontrer ce qui serait l'obstacle éventuellement capable de les constituer. Déplacement en quelque sorte, du champ familial au champ social, de responsabilités qui étaient jusqu'ici familiales mais déplacement qui n'est pas simple puisque ce qui se trouvait symboliquement réglé dans un cas, se trouve réglé dans la réalité dans l'autre.

Comme vous peut-être, je suis extrêmement surpris de voir aujourd'hui chez ces enfants « *de bonne famille* » des garçons qui ne semblent arriver à un statut de virilité que par des procédures qui frisent la délinquance ou sont franchement des entrées dans la délinquance, et puis pas moins chez les filles, une espèce d'accès brutal, violent et traumatique à la féminité, sans que d'ailleurs le plaisir soit le moins du monde concerné, mais plutôt comme acte, comme acte supposé pouvoir être fondateur d'une féminité. Autrement dit, il faut que cela se fasse, et puis après donc on sait que... Donc merveilleuse réussite de ce côté-là !

Et puis un mot, juste hélas pour notre rumination personnelle ! sur ce qui aujourd'hui se vote à l'Assemblée Nationale, sous le chef de la « *parité* », le fait que l'un et l'autre vont être « *pareils* ». Que veut dire la parité ? La parité, nous pouvons en donner une transcription extrêmement simple, veut dire que chacun va être légitimé dans le fait de pouvoir jouir à la place qui jusque là était celle de l'autre. La parité ne peut pas vouloir dire autre chose !

Pourquoi pas ? dira-t-on. Je n'ai aucune objection, évidemment ! Les petits Tirésias peuvent désormais tranquillement se balader dans les rues. Pourquoi pas ? Sauf qu'il est clair que ce n'est pas sans rapport avec les développements parallèles que sont les manifestations aussi bien d'ambisexualité que d'homosexualité ! Le fait que ce soient des formes d'activité sexuelle qui paraissent se proposer comme promesses d'avenir.

Là aussi, dira-t-on, pourquoi pas ? Oui, c'est vrai, pourquoi pas ? C'est peut-être d'un point de vue ringard, là encore, que la remarque est faite. Sauf que ces types d'union sont complètement destructeurs de tout lien social. Il faut quand même en prendre la mesure. Ça peut faire des paires, ou même des trios, ce que l'on voudra, mais ne peut pas faire lien social, même avec l'échangisme le plus effréné que l'on voudra. Sûrement pas !

Donc il est intéressant de vivre cette période où ce qui était la structure d'une pensée et d'une vie sociale, complètement malheureuse, qui fut la nôtre est en train de se défaire, au profit de ce qui est déjà un présent et sûrement bien plus un avenir dont il n'est pas évident qu'il sera plus confortable.

Je voudrais terminer sur un mot. J'ai lancé un signifiant dont je suis surpris qu'il n'ait pas été proposé bien plus tôt, tellement il paraît évident.

---

Je crois vous l'avoir mentionné une fois précédente, c'est le mot *sexolytique* pour dire que se propose aujourd'hui à la consommation un certain nombre de produits pour satisfaire notre hédonisme. Ce sont par exemple les drogues mais aussi bien d'une certaine manière l'alcool. Ce sont, de façon tout à fait claire, des *sexolytiques*. La promotion de ces produits à laquelle nous assistons me paraît faire partie de ce mouvement de révolte propre à notre culture et qui consiste à vouloir châtrer le Père – on va aller les lui couper, à celui-là, pour de bon –, de telle sorte que vis-à-vis du sexe, nous puissions être enfin beaucoup plus tranquilles, voire comme je l'ai déjà remarqué permettre qu'il devienne une activité épisodique, accessoire.

Alors l'intérêt d'un signifiant... J'ai dû le lancer à Besançon à l'occasion d'une conférence sur l'alcoolisme, en faisant remarquer qu'évidemment la tradition veut que l'alcool soit aphrodisiaque, mais comme on le sait, l'alcoolisme n'inscrit pas des pages de gloire sexuelle, sûrement pas ! Je l'ai donc lancé en me demandant ce que ça allait devenir. C'est en tout cas ce que l'auditoire a retenu, ce qui est déjà intéressant, un mot, vous voyez le pouvoir du signifiant ! Et puis le quotidien local a repris ça, il l'a mis en gros titre, dans une page intérieure, ce n'était pas la une, et il paraît que là-bas en tout cas, c'est parti ! Les *sexolytiques*, ça

va commencer à l'Est, comme d'habitude, pour parler d'un certain nombre de produits, pour commencer à les désigner par leur effet pharmacodynamique absolument transparent et évident ; on va commencer à en parler ainsi. Peut-être un certain nombre de jeunes y réfléchiront-ils à deux fois, ils... serreront les genoux et ils diront : quand même, est-ce qu'il ne faut pas... ? Ils ne pourront plus en tout cas se présenter comme étant les victimes de copains ou de tentatives qui furent absolument bénignes. Grâce à ce signifiant, on saura quand même mieux ce qui est engagé et ce qui est cherché dans l'affaire...

Voilà pour cette petite fin d'année. Est-ce que vous avez une rapide remarque ?

**J. Légaut** – Dans un séminaire récent, vous nous parliez de l'écriture comme d'une technique corporelle utilisée par certaines femmes comme modalité de se créer leur propre castration... Vous parlez aujourd'hui de la narration comme d'une modalité utilisée par les femmes pour se fabriquer un fantasme. Alors j'ai tout de suite rapproché les deux formulations mais je ne sais pas si... ce n'est pas tout à fait pareil, comme point de vue, me semble-t-il...

**Ch. M.** – Je ne sais pas, Jacqueline. Moi, ça me semble tout à fait pareil...

Bonne année !

○

